

# 10 ans déjà



**V**ous prenez une de ces petites routes tortueuses du Morvan, une de ces petites routes qui donnent l'impression de mener nulle part, et vous vous retrouvez devant une ferme pimpante. Inutile de chercher un tracteur dans la cour, tout au plus il sera en plastique, taille enfant, les allées sont gravillonnées, la pelouse bien verte et bien fleurie. Cette ferme est occupée par des néoruraux. Il ne s'agit pas de Parisiens qui ont acheté une résidence secondaire pour y venir un mois par an. Non, il s'agit de gens qui ont abandonné leur région pour venir vivre une aventure, se faire une nouvelle vie dans le Morvan.

Nous en avons rencontré quelques-uns. Rien à voir avec le retour à la campagne des années soixante-dix, leurs motivations sont différentes, parfois faites de hasard. Ils arrivent souvent avec des espoirs ou des projets plein la tête. Nous voulons mieux les connaître, connaître leur histoire, leurs illusions ou leurs désillusions. Ils participent au renouvellement de la population morvandelle et ils nous donneront peut-être une image sur le devenir de cette région.

Pour commencer, nous avons rencontré Anne Faisandier, depuis dix ans déjà dans la Nièvre. Heureuse d'être là, et qui considère son intégration pleinement réussie. D'ailleurs elle a décidé de faire un film sur son histoire et celle d'autres néoruraux dont les chemins ont croisé le sien.

## Tranches de vie :

### *Anne Faisandier :*

«10 ans, c'est comme un anniversaire, tu fais un retour sur toi-même. J'ai un trajet très spécial, et je me suis rendu compte que je n'étais pas seule. Mes meilleurs amis viennent de Sarcelles. Je me suis aperçue que je n'étais pas tellement amie avec les gens d'ici. Les gens d'ici, je les aime bien, je suis bien accueillie, je suis bien intégrée, mais mes vrais amis comme par hasard viennent tous de la ville.

Mon histoire, c'est que j'ai perdu un gamin d'un cancer et c'est ça qui m'a fait quitter Paris. Je suis arrivée ici en mauvaise forme, très mauvaise forme, et puis j'ai petit à petit émergé. C'est ce pays qui m'a fait émerger, c'est à cause de cela que je l'aime. J'ai appris à faire le potager, à m'occuper des poules. C'était une espèce de survie, de médecine, j'ai l'impression d'être guérie. Le délice s'est fait au bout de dix ans. Je me suis rendu compte que mes voisins étaient parisiens. Et du coup, je me suis demandé : tiens, et eux, pourquoi sont-ils venus dans le Morvan? Et ce sont toutes des histoires originales. En tout cas les amis que j'ai ici, ce ne sont pas des gens qui sont partis pour le retour à la terre. C'est bien entendu un peu pour le goût de la nature, mais c'est des fois par hasard, des fois pour des raisons de boulot. Comme j'avais envie de raconter mon histoire, je pensais que ce serait intéressant de la comparer à celles des autres, comparer plusieurs trajectoires. Le point commun, c'est dix ans dans la Nièvre, donc éventuellement une réussite. Je n'avais pas envie de raconter des échecs.

– Comment on fait quand on vient de la ville?

– Je ne sais pas ce qu'on a de commun, mais on se sent un petit peu immigré. On se reconnaît. Mon copain de la laiterie

est maghrébin. Je me sens immigrée moins que lui, puisque lui, ça se voit sur sa figure. Mais nous aussi, ça doit être marqué sur notre figure. Au début, j'ai été nommée à Château-Chinon. **Quand j'arrivais dans la salle des profs, je me demandais pourquoi ils me regardaient comme cela. Dans mon attitude, je ne me rendais pas compte que j'étais si parisienne.** Je lisais "Libération"... Mes godasses... On disait : "Mais qu'est-ce que c'est, celle-là?" Heureusement que j'étais à Château-Chinon au début, un peu loin de ma maison, j'ai fait mes armes. Quand j'ai été nommée à Lormes, je me suis dit : ma cocotte, tu fais attention. Je n'ai pas lu "Libé" tout de suite, j'ai fait quelques petites concessions, et ça a marché.

Un des personnages de mon film, Jacques Didonato, a fait toute sa carrière à Paris. Et un jour, j'ai appris par des Parisiens qu'il organisait "Fruits de Mhère". Je connais le jazz, j'ai aimé le jazz il y a vingt ans et j'avais déjà entendu Jacques Didonato. Un jour, une amie est venue aux concerts de musique classique de la Cour Denis que j'organise chez moi au début du mois de juillet. Elle me dit qu'à cinq kilomètres, il y a un festival de jazz assez connu. Je lui réponds : "Connu?" Cela faisait cinq ans que j'habitais là! Moi qui parlais toujours en août, je ne savais pas qu'il y avait un festival à cinq kilomètres de chez moi. Pour écouter Bernard Lubat, je fais 600 kilomètres. Alors je suis revenue pour le 1<sup>er</sup> août, et j'ai fait la connaissance de Jacques. Jacques veut aussi faire un pavé dans la mare à Mhère. Il a organisé un débat sur la désertification. Il avait invité Christian Paul (*maire de Lormes, conseiller général et député*), Frédéric Beaucher (*maire de Brassy*), les maires des petits villages autour, et des musiciens comme Bernard Lubat. Bernard Lubat a comme particularité de venir d'un petit village des Landes, Uzeste, où il a réussi à faire rouvrir la poste grâce à son festival. Il a expliqué comment on pouvait inventer des choses pour faire revivre les campagnes qui se dépeuplent. Cela discutait dans tous les coins, et parfois politique. A un moment, une dame trouvait que le prix d'entrée des concerts était trop cher. Les concerts, c'est 80 francs pour les grands et 40 francs pour les petits; ou bien on peut avoir un passe à 150 francs pour assister à tout. J'ai protesté en disant qu'on ne pouvait avoir une qualité comme celle-là et moins chère. Sinon, cela n'a plus de valeur. Tout travail a sa valeur. Et elle s'est exclamée : "– on voit bien que la dame n'est pas d'ici!" Et c'est vrai que cela m'avait frappée. Je me suis dit : "Mais c'est quand on est d'ici qu'on aura son label!" Elle, elle fait partie de ces Morvandiaux qui sont en fait parisiens malgré eux. Plus tard, j'ai appris que tous les dimanches soir, elle est obligée de repartir dans sa banlieue, je ne sais plus dans quelle banlieue, où elle est malheureuse. Elle vient chez ses parents qui sont originaires d'ici. Et quand elle voit tous ces gens qui restent dans le Morvan, cela l'agresse. Donc, il faut la comprendre aussi.

Je ne suis pas d'accord pour que la culture soit entièrement gratuite. Je suis d'accord pour qu'elle soit diffusée, dans les écoles, aidée. Pour nos concerts, nous n'avons aucun billet gratuit. Chez nous, tout le monde paye. Notre politique, c'est celle-là. Christian Paul paye chez nous, il sort ses 80 francs et il les a. Pour les concerts de la Cour Denis, nous espérons que tout le monde ose venir écouter de la musique classique surtout à partir du moment où elle est très bien jouée. Dans la grange, nous avons un mélange de population. Il n'y a pas

de place réservée. Cela ne ressemble pas à cette ambiance feutrée qui peut faire peur.

Jacques Didonato, après avoir fait une carrière reconnue dans le domaine musical, a acheté sa maison à Mhère il y a vingt ans. Il dit qu'il a besoin de temps, que les gens en ville sont mal, que pour un musicien, l'inspiration se trouve mieux ici. Lui fait partie des gens qui partagent leur temps entre ici et la ville. Il est professeur de clarinette au Conservatoire national supérieur de Lyon, le lundi et le mardi. Le reste du temps, il est là. Les gens que j'ai rencontrés ici ne sont pas des gens de mon milieu, comme on dit souvent. Ce sont des gens que je n'aurais pas rencontrés si j'étais restée à Paris. Ce sont des gens avec qui je suis amie, mais vraiment une amitié forte. Il y a Agnès et Azou. Ils habitaient Sarcelles. Elle est française née en Algérie. Il est algérien né à Sarcelles. Elle travaillait dans une boîte de courses. Il était manutentionnaire dans une entreprise de déménagement. Le hasard les amène ici. Ils démarrent sans aucun apport et réussissent, en sept ans, à fabriquer les anciens fromages lormois, à en créer de nouveaux et à rembourser tous les crédits. Ils ont un enfant, le deuxième est en route. Ils ont acheté une maison. **Agnès voudrait monter un projet de restauration rapide, vente de produits "autour du lait"**, lieu de rencontre, convivial et culturel.

A Paris, je crois qu'on ne se serait jamais rencontrés. Et ils sont heureux ici.

Dans mon film, il y aura aussi l'histoire de Sylvie et Frédéric : ils partent en Turquie deux ans en coopération. Au cours de l'un de leurs retours en France, ils sont invités par des amis dans le Morvan. Ils sont séduits par la région et décident d'essayer de s'y installer après la coopération.

Frédéric aime la politique quand elle s'occupe de la vie de tous les jours. Il est proche des gens, patient. Très vite il est élu maire de Brassy. Sylvie commence par terminer sa formation de kiné et de professeur de danse. Elle partage aujourd'hui le cabinet de kiné de Lormes et anime des cours collectifs de danse. Ils ont trois enfants.



Suite à mon malheur, j'ai adopté une petite Algérienne. Je ne sais pas comment elle arrivera à gérer ça, mais tous nos gosses vont être morvandiaux. Ils sont nés ici, ou enfin presque (elle est arrivée à l'âge de 15 jours). Et je vois bien que les gamins de Sylvie et Frédéric se sentent morvandiaux. C'est la deuxième génération. Ils ne sont plus parisiens, nos mômes, c'est fini; Marius, le fils de la copine qui vit avec moi, a vu son premier Noir à l'âge de 4 ans. Il lui a pris la main dans le métro et lui a dit : "Pourquoi t'es tout sale?". Ils se sentent du pays. Quand tu demandes à Romain ce qu'il veut faire plus tard, il répond : "J'aimerais partir faire mes études à tel endroit, mais plus tard j'aimerais revenir ici." **Ils sont ouverts. Ils savent qu'il existe un autre monde, mais ils sont morvandiaux. C'est marrant !»**

Jean-Luc DONADONI